



*Saint-John Perse :*  
*Atlantique et Méditerranée*  
Colloque international – Tunis, 15-16 avril 2004

**Cohorte nominale, cohorte poétique :**  
**Des influences méditerranéenne dans l'éloge**  
**aviaire de *Cohorte* de Saint-John Perse**

Amina Chenik  
Université de Carthage

Il n'y a là qu'une énumération d'oiseaux de mer avec lesquels je m'amusais »<sup>1</sup>déclarait le poète à Jacques Rivière à propos de son poème *Pour fêter les oiseaux* qu'il reprendra sous le titre de « Cohorte » ultérieurement. De fait, ce poème, daté de 1907 et présenté par l'auteur comme une œuvre de jeunesse, constitue un des derniers écrits de Saint-John Perse, et a été remanié probablement à l'occasion de l'édition de la Pléiade comme en témoigne certaines images et expressions, telles « peuple d'errant, peuple d'élus! » ou « nommer ! Créer ! » écho au « peuple de servant, peuple de suivants » ou au « Tout à reprendre ! Tout à redire ! » du poème *Vents*<sup>2</sup>, ou encore la rythmique très proche d'*Amers* : « Oiseaux ! oiseaux ! de toutes sectes et de tous clans », rappelant « Mer de Baal ! Mer de Mamon, mer de tout âge et de tous noms ! »<sup>3</sup>. N'est-il pas légitime d'y voir au delà de « l'homme atlantique » d'appartenance exclusivement celtique comme il s'affirme lui-même, un auteur plus profondément marqué qu'il n'y paraît par des influences méditerranéennes particulièrement perceptibles dans cette œuvre qui célèbre l'oiseau sur trois dimensions pour lui indissociables : naturaliste, poétique et symbolique ?

Nous interrogerons donc à propos du plus concret des textes persiens, la notion de transposition dans cette œuvre où rien n'est inventé, suivant en cela les vœux de Loic Céry : « la notion de transposition méritant d'être encore étudiée dans les nuances des nouveaux regards sur l'intimité littérale des poèmes, leur genèse, une même interrogation émerge : l'œuvre de Saint-John Perse anime-t-elle une profonde

---

1 Lettre à Jacques Rivière du 10 décembre 1910 (Œuvres complètes, Gallimard, p. 680)

2 *Vents*, O.C. Pléiade p.186

3 *Amers* O.C. Pléiade p.365

noblesse du référent ou relève-t-elle de ce que Riffatterre avait fustigé comme une illusion référentielle ? »<sup>4</sup>.

## I) L'inventaire naturaliste

Le passage d'une cohorte d'oiseaux déclenche chez le poète un élan de ferveur quasi divine, et à l'instar du créateur, le conduit à égrener les noms d'espèces migratrices, appellations insolites faisant défiler à leur tour aux yeux du lecteur émerveillé un cortège fabuleux qui produit l'impression d'être en présence d'une avifaune exotique.

Oiseaux d'abord évoqués avant qu'ils ne surgissent, puis hélés avant d'être nommés . « Nous vous hélions passants, et vous nommions ! Vous appelions tout haut de vos noms de toujours et de vos noms d'ailleurs. Ou vous nommions soudain ! d'un nom nouveau, plus vrai que chez les doctes »

La seconde des trois longues laisses s'achevant sur une clausule, s'apparente à un traité d'ornithologie et constitue une énigme passionnante pour le scientifique qui tente de saisir derrière l'inventaire et les caractéristiques descriptives la réalité des espèces évoquées , adoptant en cela l'attitude du poète : « Ah ! ça ! Nous direz-vous le vrai de votre appellation ? »

Les noms insolites aux consonances étranges semblent provenir tout droit d'un antique manuel d'ornithologie, telle *l'Histoire naturelle des oiseaux* de Buffon, créant chez le lecteur ignorant des appellations locales, un effet de dépaysement et la sensation d'être en présence d'espèces en voie d'extinction. Ainsi, du premier nommé « Phaéton l'Éthéré », le poète précise : « et le nom vieux lui soit laissé ! » ; plus loin est évoqué « un vieil oiseau des mers du sud », quant au dadou ne suggère-t-il point par ses sonorités un rapprochement avec le dodo (disparu du continent depuis plus de deux siècles ? ).

Reste que sur l'ensemble des espèces d'oiseaux évoqués, à deux exceptions près qui nourrissent une comparaison, tous sont d'Atlantique et rappellent ceux que le poète avait pu observer dans son enfance aux Antilles.

Migrateurs et de haut vol, grands voiliers, rapaces ou palmipèdes, le poète à l'envi renouvelle les procédés de leur énumération :

---

<sup>4</sup> Loïc Céry, *Saint-John Perse ou les énigmes d'une modernité* ; compte rendu des actes du colloque de Besançon : Modernité de Saint-John Perse ? Site Internet Fabula. Url : <http://www.fabula.org/revue/cr/218.php>

On pourrait à première vue penser que le procédé le plus courant (douze occurrences) est le recours à l'appellation créole délimitée par les guillemets. Il n'en était rien cependant et si le poète recourt à deux reprises au créole pour « Mâle fini » ou « Pèque », la plupart des occurrences semblent être sortie tout droit de l'imagination du poète.

En d'autres lieux, une simple périphrase suivie d'une description fait office de désignation comme pour ce « vieil oiseau des mers du sud (...), le plus écervelé qu'on aie pu rencontrer » ; citons encore le recours au nom commun suivi d'une caractéristique comportementale ou au nom de famille en lieu d'espèce : derrière « l'effronterie d'une mouette pillarde : le stercoraire qui vit de l'attaque et du rapt », nom générique désignant la famille de Labbes, l'ornithologue averti reconnaîtra le labbe parasite comme l'indique la Grande encyclopédie des oiseaux : « *stercorarius parasiticus* » : oiseau migrateur à peine plus grand qu'une mouette rieuse qui dépouille de leur proie les mouettes, les goélands, les sternes, les puffins et les pétrels ». Mais qui devinera le nom de cette autre labbe couard qui se cache derrière la parenthèse laconique ?

« Les squas, les labbes sont connus » précise-t-il, jouant sur le paradoxe. En effet, hors de la sphère des naturalistes, peu de lecteurs auraient reconnu le grand Labbe dans le *skua* abréviation de l'appellation scientifique « *stercorarius skua* » dont la modification orthographique accroît l'insolite. D'une abréviation de la taxinomie latine au nom commun, le passage de *squa* à *labbe* aura nécessité le recours à un ouvrage ornithologique. Puisant dans le vaste réservoir des ouvrages scientifiques de sa bibliothèque personnelle, depuis *l'essai sur les mœurs de divers animaux étrangers* de Foucher d'Absonville dont il annote tout particulièrement le chapitre « des divers oiseaux de haut vol » au *guide des oiseaux des Antilles* de James Bond, le poète ainsi multiplie les termes inouïs, usant de l'appellation latine, évoquant des espèces de moins en moins identifiables au profane : ainsi des jaegers, nom savant du paille-en-queue, des sulas abréviation de *sulla bassana* désignant le fou de bassan, ou des *chatharactas* référant probablement à l'ordre des charadriformes qui comprend les oiseaux du littoral comme le tournepierre et le grand gravelot.

Mais c'est à propos de l'aigle pêcheur, que le savoir du naturaliste s'expose tout particulièrement, peut-être en raison de son rôle dans la symbolique persienne. On connaît la prédilection de l'auteur pour cette espèce (mentionnée onze fois *d'Eloges à Oiseaux*, dernier de ses grands poèmes), parce qu'elle fusionne entre autres l'aigle biblique de Saint Jean son prénom d'écrivain, l'aigle mythique de Persée et l'aigle classique de Persius (l'auteur latin dont il se réclame) auquel s'ajoute ici la composante marine qui le rattache à sa longue lignée d'ancêtres navigateurs. : « Mâle fini », où sous l'appellation créole se résume par ailleurs une des qualités accomplies de l'imaginaire persien, « Pygargue », nom commun, repris sous l'ancien vocable « d'Orfraie » étymologiquement « briseur d'os », qualité que le poète

attribuera plus loin au « Pitul au bec corné » orientant par là même le lecteur vers une autre espèce de rapace. Derrière cette soif de dénomination totale, se lit le signe d'un irrépressible besoin d'en épuiser les signifiants.

D'autres espèces sont simplement suggérées par une caractéristique anatomique : Au familier des oiseaux marins, « l'autre migrateur dont le nez fait saillie sur le bec » désignera allusivement le pétrel. L'inventaire s'apparente ainsi à une énigme, le poète voilant au moyen de vocables inouïs tout en livrant des indices d'identification ; ici un détail anatomique, là un trait de mœurs, quelquefois une caractéristique d'habitat. A ce jeu de devinettes, le lecteur est convié : le poète l'interpelle à plus d'une reprise : « Vous l'avez reconnu, c'est l'oiseau des tropiques », « Car j'oubliais de vous citer l'effronterie d'une mouette pillarde », « et nous que savons-nous des sternes menu peuple ? » quand il ne se parle pas à lui même pour prendre parti : « il nous revient avant les pluies », « Tu l'as vu qui mobile et inquiet prend souci sur nos grèves ».

Mais l'essaimage de mots « jetés à la volée » est rigoureusement organisé. Rien là de spontané : à la manière des ouvrages spécialisés, le poète procède à un classement annoncé : pélagiens et côtiers ou ripuaires (fréquentant les rives), terme rare que l'auteur affectionne

Si la progression s'inspirant d'un guide ornithologique est fonction de la forme ou de la taille des oiseaux, l'évocation des espèces à l'intérieur de chacune de ces catégories reste cependant tributaire de la préférence de l'auteur pour leurs mœurs. Ainsi, l'énumération générique des crabiers, squa, labbes, jaeger, sula et chatarctas mime les cohortes traversant en nuées si rapidement l'horizon que le poète ne peut les saisir, mais trace également la ligne de démarcation entre les migrateurs ascétiques, et ceux dont la voracité répugne au poète. La seconde laisse s'ouvre sur l'exaltation de « l'oiseau des Tropiques le plus aérien de nos oiseaux de mer : « Prince d'une ère de féerie, mime de grâce seigneuriale et le plus affublé des oiseaux de haut vol ». Est louée son immatérialité : « on ne pèserait moins qu'en songe : masse d'essence lumineuse, spectre greffé de plumes et d'os » et Saint-John Perse proclame son adhésion : « je prends parti pour celui là ! ». C'est encore la sobriété qui est louée chez les ripuaires: « le Bilimbe » aux yeux de femme, s'il ignore de couvrir s'abîme dans le jeûne et l'idée de la ponte, « l'Anchise » amant des îles désertiques fait son nid de trois cailloux et d'un éclat de bois.

Car la maigreur n'entrave point le vol et participe de la glorification du mouvement, à la base de l'entreprise persienne, comme le rappelle Jean Pierre Richard : « l'ascétisme physique aide à la mobilité. »<sup>5</sup>. Méfiance de l'accumulation et dégoût de la graisse qui aliène le vol, tel l'Abraha nordique, « oiseau balourd, outré de plumes, engraisé de flétan (qui) échoue aux plaines lisses de nos mers » ou

---

5 Jean Pierre Richard, « Saint John Perse » in *Onze études sur la poésie moderne*, Seuil, 1964, p. 52

l'Albatros, pour lequel, n'en déplaît à Baudelaire, il affiche un mépris sur un ton péremptoire : « nous n'avons point d'égard pour celui là ». Précisément parce que placé en tête de l'énumération négative, il réunit en lui, contrairement au Paille-en-queue dont il constitue comme l'image inversée, tous les attribut négatifs : bêtise, voracité et avarice : « on le prend à l'hameçon comme l'outarde en temps de neige aux plaines d'ancien monde- L'albatros est vorace et ne pond qu'un seul œuf (nid d'herbage pétri de terre et d'excréments) ». Du pétrel charognard, déjà évoqué dans *Vents*,<sup>6</sup> il relève l'outrageux excès : « c'est le Voyer des mers fluentes, soulevées du ferment des pourritures obèses, charriées...Il s'en prend à qui meurt ; il s'empêtre du bec dans la charogne du cétacé ; il fait ventre du mou, du puant et du chaud- Sa besogne ? – délier !...Il s'éclabousse de sanie, ah ! c'est une frénésie de tarses et de l'aile, ah ! comme une fête de démence et qui fait chavirer l'enfance de son œil .» Image écoeurante rejoignant la nausée de la fermentation et de la pourriture.

Nommés, évoqués dans leur diversité, classés selon des critères de mœurs relevant d'une éthique de la pureté, ces oiseaux étonnent enfin par leur livrée luxuriante qui semble tout droit sortie des planches d'Audubon. Il est difficile en effet, de ne pas penser à l'influence de ce naturaliste créole d'origine française comme Saint-John Perse, espèce de Davy Crockett et Buffon de génie qui s'est attelé au projet démesuré de repérer, de décrire et de peindre les oiseaux d'Amérique et qui publiera 435 aquarelles d'oiseaux représentés en grandeur naturelle entre 1827 et 1838. Le poète possédait un exemplaire de ce chantre du peuple migrateur qu'il interpelle dans *Vents* (p. 200) « Et ce n'est pas assez de toutes vos bêtes peintes Audubon, qu'il ne me faille encore mêler quelques espèces disparues : le ramier migrateur, le courlis boréal, et le grand Auk » . Or, il évoque dans *Cohorte* « un vieil oiseau des mers du sud qui peint sa nuque de cannelle- gorge et lore d'un beau noir, l'aile rougeâtre à baguettes blanches bordée de mèches chamoisées ». Le recours à la métaphore picturale invite implicitement au rapprochement avec le peintre des oiseaux d'Amérique et laisse transparaître l'émotion esthétique du poète. C'est encore au moyen de métaphores précieuses qu'est évoquée le luxe de la livrée du Paille-en-queue : « la coiffe est de faille blanche et l'œil barré d'un trait de laque, la mante de satin blanc pailletée de minces croissants noirs ; le tout lavé de rose pâle saumoné et la queue s'effilant en merveille, les deux rectrices médianes à la traîne comme deux brins de paille fraîche jeune ou blanche. ». Mais il ne faut s'y laisser prendre, ces effets sont le fruit de ses propres observations et l'on appréciera la justesse des détails : dans l'évocation de la frégate aigle « vêtu de lustre noir à reflets verts, ou bleu de pourpre, métallique, et le jabot rouge lubrique, qui s'enfle au souffle du désir ».

---

6 « Pétrel nos cils au creux de la vision d'orage » *Œuvre Complète*, Pléiade, p.242

## II) Les métaphores permettront la transposition poétique et symbolique

En effet, au delà d'un enracinement dans une observation exacte et très réelle des oiseaux, la nomination s'inscrit dans un imaginaire méditerranéen allant de l'Antiquité latine aux trois religions révélées dont le souffle porté par ce « peuple d'errants, peuples d'élus » ensemencera l'Atlantique et inspirera le monde.

L'imaginaire de Saint-John Perse nourri de culture latine célèbrera dans les cohortes migratrices la force violente qui rejoint le mythe des origines et l'agressivité inhérente à la pulsion vitale.

De fait, le poème est précédé d'un épigraphe de Claudius Claudianus, poète latin né à Alexandrie vers 370 et mort à Rome vers 404, protégé d'Honorius et de Stilicon, et qui fut le chantre officiel de l'empire d'Occident. On lui doit surtout des panégyriques et des satires, et une épopée mythologique « De raptu Proserpinae ». Texte rare d'où est tirée l'épigraphe dont nous donnons la traduction : « D'innombrables oiseaux forment un cortège, et la cohorte suspendue des oiseaux qui volent accompagnent... » L'épigraphe inachevée mime la suspension de ces cohortes aériennes... et éclaire le titre. Ce dernier, sous le terme de « cohorte » suggère l'image des cohortes prétoriennes plaçant le poème sous la bannière du monde latin. L'auteur tirera parti de la polysémie du terme, combinant les aspects guerrier et multiple. Orientant vers la troupe, rappelons que l'un des sens du terme réfère au 1/10 de la légion romaine, le titre générera un réseau lexical de la force et de la violence comme en témoigne l'abondance du vocabulaire militaire : La frégate aigle placée au sommet de cet éloge aux oiseaux est un conquérant et un chef militaire : « Connétable d'empire » (chef suprême de l'armée), « pirate fait commodore » (officier de marine britannique, sous le contre amiral), « condottiere » (chef des soldats militaires en Italie) à « l'aile acérée en cimenterre », qui rejoint le thème de l'aigu et sa forme tranchante en fait comme une amplification de l'élancement : ainsi de la comparaison : « il passe en frémissant comme une arme de jet », ou de la métaphore qui le transmue en flèche : « il vibre tout au long de sa tige de fer ».

De la même logique participe l'emploi du terme « meute » pour désigner ces cohortes aériennes « vingt noms jetés par dessus bord comme aux valets de chien pour le baptême de la meute » à laquelle fait écho le conteur interpellé « avec son peuple d'assaillant, et tout l'afflux de ses légions ».

Mais la référence au sacré à travers les trois religions révélées fera de l'oiseau une équivalence de la cohorte des anges, archétype profond de la rêverie du vol et partant de l'innocence et de la pureté. Le

poème tout entier participe d'une vision mystique et touche au sacré, qu'il se traduise par la rythmique, - celle du verset biblique-, par le choix lexical opéré, le réseau sémantique ou celui des images évoquées. Si la première laisse vibre de l'élan de ferveur suscité par ces cohortes migratrices, la troisième en revanche est une glorification de la Frégate aigle dont l'appellation latine *fregata magnificens* et l'exaltation poétique établissent une équivalence avec le Prophète messenger de Dieu, (tel celui de Khalil Jabran) et partant avec le poète créateur. Un subtil parallélisme est établi entre ces deux laisses encadrant l'inventaire : vision attendue, espérée, des migrants provoquant la levée en masse des familiers du poète :

« et nous voici debout sur les vaisseaux et sur les vérandas de bois

Et repoussant nos chaises de rotin, le verre en main, le cri aux lèvres, au claquement soudain de l'alizé dans la toile des tentes, nous portant tous aux lisses et rambardes,

Nous vous hélions , Passants, et vous nommions »

Vision à laquelle répond l'arrivée du « maître de céans », soulevant le peuple des terriens :

« Il s'approche à loisir du navire sous voiles- et tout le monde est sur le pont, le maître voilier, le singe du bord et le cuisinier noir ; Il s'approche à loisir du sémaphore sur le cap – et tout le monde est sur le seuil , avec la chèvre, le chien jaune, le goéland apprivoisé et la volaille domestique ; »

Cette levée en masse résonne comme un écho à l'évocation du Poète de *Vents*, sorti des chambres millénaires avec tout son cortège insolite : « l'Alouette et ses petits et le Maître du champs, le Lion amoureux et le singe montreur de lanternes magiques », « avec son peuple de suivants avec son peuple de servants »<sup>7</sup>.

On est frappés d'emblée par l'abondance des qualificatifs d'une grande intensité religieuse. « Très grand peuple d'élus », « peuple d'élus » ; « fanatiques à l'année » « oiseaux ! Oiseaux ! de toute sectes et de tous clans ! ». Les expressions « peuples d'errants, peuples d'élus » suggèrent l'Exode d'un peuple nomade en marche : images empruntées à l'Ancien Testament, (rappelons dans le poème *Oiseaux* le symbole de l'arche vivante), mais également au christianisme avec le qualificatif de saintes Hermandades (aux connotations à la fois religieuses et guerrières), la comparaison de l'iris jaune du Krahak « à du vieil or d'Eglise », la frégate aigle promue Condottiere de Dieu régente des Vignes océanes, navigant sur « deux versants du ciel », les symboles de la vigne et des semailles pour ne citer que ceux là.

Il semble toutefois que le poète soit particulièrement influencé ici par les images du monde musulman :

---

<sup>7</sup> *Vents* ; III, 4

Les nuées de laridés si communs qu'il n'est besoin de les nommer sont comparés à « ces oiseaux d'Islam qui assaillaient un soir le Prince d'Ethiopie ». Voilà exhibée l'unique source livresque référant aux oiseaux d'Ababil, déjà évoqués dans *Oiseaux* « ces oiseaux d'Ababil dont il est fait mention dans le livre de Mahomet » (p.404) et mentionnés dans la 105<sup>e</sup> Sourate : « quand les Abyssins sous la conduite d'Abraham, marchèrent sur la Mecque, Dieu envoya contre eux des oiseaux qualifiés d'Ababil qui leur jetèrent des pierres d'argile ».

Mais plus encore. La vision invoquée provoque une exaltation (perceptible dans les nombreuses exclamatives et interrogatives de la première laisse) qui s'apparente à une transe. Témoins les reprises « le fou de Dieu soit avec nous ! » « Et fou de Dieu qui nous l'épelle » qui rapproche cet éloge de la mystique soufie, et que renforce la métaphore réalisant la fusion du poète mystique avec l'objet de sa vision : « Et l'aile qui battait en nous s'affolait aux toiles de la tente ». Le verbe ne dit-il pas assez la perte de toute mesure caractérisant ces fous de Dieu ? Rappelons que Perse possédait un manuscrit d'El Hallaj et qu'il avait particulièrement annoté certains passages relatifs à l'oiseau qui ne meurt jamais.

De la même intention procède la glorification de l'ascétisme des oiseaux élus par Perse. l'oiseau semble matérialiser ici le rêve du poète de *Vents* (p. 364) : « S'émacier, s'émacier jusqu'à l'os ! à bout de vol et d'acier fin, à bout d'antennes et de rémiges vers ce pays de pierres et d'os où j'ai mes titres de créances ».

Enfin, ne serait-on pas autorisés à voir dans la nomination elle-même l'imitation de l'invocation soufie des multiples attributs divins, à l'image de la cérémonie du *dhikr*<sup>8</sup> ? Et l'on peut se demander si le poète ne cherchait pas à suggérer ce rapprochement, qui voit en ces noms des « parcelles vives arrachées au tout de l'Innommé » ?

Il n'est jusqu'à la symbolique du nombre qui ne soit convoquée également : est-ce un hasard si dans ce poème précisément, quarante espèces se trouvent nommées, sur les soixante-huit évoquées dans l'ensemble de l'œuvre poétique ?

Reste que cette nomination ne doit pas tromper. Elle est pour la plus grande partie produit de l'invention du poète devenu du semeur de verbe, et rappelé à sa plus haute vocation : « et l'aile qui battait en nous et s'affolait pour nous aux toiles de la tente (le fou de Dieu soit avec nous !) ne nous laissait de cesse ni patience que nous n'ayons trouvé le nom nouveau ! »

Ainsi « ces noms plus vrai que chez les doctes » par leur poésie plongent le lecteur dans un espace de l'ailleurs, doux noms aux consonances parfois étranges : « l'Anchise » dont il précise nom d'emprunt »,

---

<sup>8</sup> Chez les soufis, remémoration, prière répétitive des noms divins

le « Minime », « l' Abraha ». Le « Krahak » dont la grande poche gutturale pourrait faire songer au pélican, « le cobre voilier » au « corale des lagons » qui fraye aux bouches des rivières ; le « sourcilleux » très lent qui voyage en foule par tribu et cohorte », « l'ayaya » au bec en spatule » dont le comportement proche du canard, tout comme le pèque (au pattes non palmées) le « Vindi » le « Pitul ». Ailleurs, le nom nouveau se double d'un nom commun facilitant l'identification : « l'arinaire ô futile n'est que ce tournepierre. ». Le poète ainsi mêle indices d'identification et fabulation. L'Abraha est saisi dans un de ces instants tout droit issu des observations ornithologiques, qui fait du lecteur le spectateur direct d'une scène de rapt : « Là silencieux, il tire des eaux lasses un étonnant poisson noir et touffu comme un chabot d'eau douce. On le lui prend au bec ! ». Magie d'un présent qui oscille entre la vérité générale des ouvrages d'ornithologie et celui de la réalité d'une observation, constituant le lecteur en témoin privilégié de ces mœurs aviaires.

Ainsi, de l'inventaire naturaliste, dont nous étions partis, ne subsistent plus que sons, images et couleurs d'un poème devenu l'alpha et l'oméga, où les espèces évoquées n'ont d'autre réalité que poétique.

Au delà du simple divertissement d'un jeune auteur qui jouerait à évoquer quelques souvenirs d'enfance aux Antilles le poussant à énumérer avec un soin encyclopédique les oiseaux qu'il y aurait rencontrés, ne peut-on lire cette œuvre comme un condensé de la poétique de Saint-John Perse dans sa plénitude réconciliant le sensible et l'intelligible et refusant toute distance entre la Science et la Poésie ? Mûs par ce souffle, ses oiseaux, fragiles participants des grands mouvements cycliques de la nature et du Temps, migrants entre la Terre et le Ciel, ne deviennent-ils pas l'incarnation de l'âme du poète en quête de toujours plus d'Absolu ? « inassouvis, inasservis, j'ai loué ces oiseaux » Est-ce un hasard si c'est précisément au moment où il s'établit dans la presqu-île de Giens, que son poème baigne dans une spiritualité toute méditerranéenne ?

Et ce n'est pas le moindre des miracles de la parole de Saint-John Perse que le Verbe se soit fait chair ; oublieux du réel extérieur dont il était parti, il atteint l'autotélisme : La dernière parole sera au poète : « Et toi même ô Conteur ! Courant la fin de ton récit ! – avec l'afflux de ta parole et la migration des mots, avec ton peuple de vivants, avec ton peuple d'assaillants, ah ! tout l'afflux de tes légions, ah tout l'afflux de ta saison, et la beauté, soudain du mot : “ Cohorte ” ! »